

La criminalisation des femmes séropositives et la phobie de l'étranger

Ruins: Chronicle of an HIV Witch-Hunt de Zoe Mavroudi, Grèce et Londres, Creative Commons, 53 min.

Eftihia Mihelakis

Numéro 248, printemps 2014

Généralisations sida

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/71571ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)

1923-3213 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Mihelakis, E. (2014). La criminalisation des femmes séropositives et la phobie de l'étranger / *Ruins: Chronicle of an HIV Witch-Hunt* de Zoe Mavroudi, Grèce et Londres, Creative Commons, 53 min. *Spirale*, (248), 38-39.

déploient, comme si les morts n'étaient jamais morts : c'est ça l'égoïsme de survivre aux autres. Je suppose que c'est ce qu'on appelle la culpabilité du survivant, mais ce sentiment est intermittent. Je ne connais personne qui commémore l'anniversaire de la mort de ses amis.

SPIRALE — Actuellement, des efforts sont constamment déployés afin d'éduquer et d'offrir de l'aide aux séropositifs, par la recherche, les services des organisations gouvernementales et non gouvernementales, ainsi qu'à travers le soutien communautaire. Selon vous, est-ce que les médias accordent une importance disproportionnée aux faits divers sensationnalistes et à la criminalisation du sida, plutôt que de s'intéresser au travail effectué par les activistes et les organisations communautaires ?

ANDREW HOLLERAN — Les médias ont mis au rencart le sida, ils n'en parlent plus du tout. Mon article sur l'autobiographie de Strub, que j'ai mentionné plus tôt, a été publié dans le *Washington Post*. Bien sûr, l'article a été mis en valeur, on lui a même accolé une photographie (et j'ai pensé que cet effort de leur part était généreux), mais je ne trouve pas de mention du sida où que ce soit dans les médias. C'est comme si c'était fini. C'est l'impression que l'on peut avoir aujourd'hui.

1. Je fais référence ici au *Joy of Sex* d'Alex Comfort, best-seller paru en 1972 (Gallery Books) qui a inspiré, quelques années plus tard, un second ouvrage : *The Joy of Gay Sex* de Charles Silverstein et Edmund White (Crown, 1977).

La criminalisation des femmes séropositives et la phobie de l'étranger



PAR EFTIHIA MIHELAKIS

RUINS: CHRONICLE OF AN HIV WITCH-HUNT
de Zoe Mavroudi
Grèce et Londres, Creative Commons, 53 min.

Le 27 avril 2012, l'histoire occidentale du VIH et du sida à l'ère de la prophylaxie connaît un moment bouleversant lorsque l'identité et le statut de séropositivité d'une jeune femme russe prostituée sont dévoilés sur les ondes télévisuelles grecques par ordre du procureur général auprès de la Cour suprême. Quelques jours plus tard, des rafles aléatoires sont administrées dans les rues d'Athènes, près de la place Omónia, avec l'approbation du gouvernement PASOK (Parti socialiste panhellénique) alors au pouvoir et, plus particulièrement, par ordre du ministre de l'Ordre public et de la Santé (KEELPNO), Andreas Loverdos.

Les femmes soumises à ces rafles sont alors amenées sans leur consentement au commissariat où on leur administre un test de dépistage à des fins de contrôle de santé publique. Trente-six d'entre elles sont diagnostiquées séropositives et sont automatiquement emprisonnées. Leur identité et leur

statut de séropositivité sont immédiatement publiés. C'est en réponse à cet événement sans précédent que Zoe Mavroudi décide de réaliser le documentaire, *Ruins: Chronicle of an HIV Witch-Hunt* en 2013. Sous le signe de la colère, Mavroudi tente de dévoiler la tache aveugle de cet événement.

LE VIRUS ÉTRANGER

À la veille des élections nationales en mai 2012, Mavroudi traite du véritable enjeu : celui de la réélection du parti PASOK, dont la campagne électorale fait la promotion du salut et de l'avenir de la Grèce. Se présentant comme le seul garant du rétablissement de la santé économique et sociale du pays et essayant à tout prix de gagner le consensus du peuple pour assurer l'application des politiques d'austérité de la Troïka, le PASOK dévie le regard du citoyen vers un point de fuite : la criminalisation des femmes atteintes du VIH. L'objectif du parti

est de nettoyer le pays du virus prétendument originaire du corps de la femme étrangère. Selon la parole des politiciens, le danger du sida est doublé d'une menace plus féroce : le corps sexué de la prostituée. Selon un membre du parti PASOK interviewé sur les ondes du canal grec SKAI, « *ces filles viennent d'Afrique et sont des prostituées à cause du vaudou.* » Ces femmes sont dès lors représentées comme des étrangères à abattre, des sorcières à brûler sur la place publique parce qu'elles « *sèment la mort* » (couverture du magazine grec *Espresso*).

Dans la foulée de la pensée de Michel Foucault et de celle de Judith Butler sur le biopolitique, on peut penser que Mavroudi tente de circonscrire les formes de domination à travers une réflexion sur la précarité, forme de vulnérabilité visant à marginaliser les femmes. Le documentaire prouve que le corps des femmes est inscrit dans une tactique d'hypervisibilité de la maladie et de la déviance lorsqu'il est construit comme un produit capable de mettre en péril la vitalité morale et biologique de la nation. Puisque cette tactique s'est retrouvée entre les mains des instances légitimes au pouvoir, elle visait à assujettir les femmes pour mieux manipuler le corps collectif, c'est-à-dire le peuple grec.

Par-delà les formulations argumentatives des politiciens et des médias, lesquelles font preuve d'une ignorance flagrante à l'égard non seulement de l'étranger, mais des moyens de transmission du VIH, la réalisatrice s'attarde à démontrer que ces femmes ne sont pas des prostituées, mais des personnes qui se sont retrouvées par hasard dans la rue au moment où se sont opérées les rafles policières. C'est ce que déclare le juriste Kosta Farmakidis, avocat auprès du Groupe de juristes pour les droits des réfugiés et des migrants interviewé par Mavroudi : « *80 % des femmes diagnostiquées sont en fait d'origine grecque* » (je traduis). Et il ajoute, « *il y a seulement une d'entre elles qui exerçait le métier de prostituée au moment où ont eu lieu les rafles* » (je traduis). Farmakidis précise, en effet, que la plupart des femmes sont plutôt sans abri, et dans un état de dépendance à la drogue avancé. Cette information sera également corroborée par la médecin Ourania Georgiou, de l'Hôpital Evangelismos, ainsi que par Marianella Kloka, de l'organisme *Positive Voice*, par Chrisoula Botsi, médecin à l'Hôpital Andreas Sygris — Unité VIH et Act Up Hellas — et par Evangelia Soumeli, porte-parole de l'Initiative solidaire pour les femmes séropositives. Ils affirment à l'unanimité que ces rafles n'étaient qu'une tactique visant à pétrifier le peuple grec en le persuadant que ces femmes mettaient en péril la santé du pays et, plus précisément, celle du noyau familial, telle une bombe aux effets ravageurs.

Au fil des 53 minutes du documentaire, Mavroudi donne à voir la tache aveugle de cette tactique étatique en alternant les témoignages de quelques-unes des femmes ayant été emprisonnées, de leur famille, avec des extraits médiatiques. En effet, Mavroudi ne dévoile jamais l'identité de ces femmes. La caméra montre plutôt leurs mains, leurs jambes, le regard du spectateur est constamment amené à voir ce qui échappe à l'identification. On voit plutôt des mères qui rapportent le témoignage de leur fille, leur peur, leur trauma. Les mères réitérent que leur enfant n'a pas commis de crime. Que la

maladie n'est pas un crime. En résistant à une tactique d'hypervisibilité — celle empruntée par les instances étatiques et appuyée par les médias, et qui vise à condamner de façon illégitime et sans preuve les femmes séropositives dans l'espace public —, Mavroudi met systématiquement à nu le caractère fallacieux de leur rhétorique et propose une pratique de résistance.

Mavroudi construit un véritable arsenal de résistance collective en alliant la parole des femmes séropositives à celle des spécialistes juridiques et médicaux et des porte-paroles provenant d'organismes nationaux et internationaux, sans oublier la parole de Maleniki Alevizopoulou, journaliste au magazine *Unfollow*. La cinéaste rappelle ainsi l'importance de jumeler ces discours à ceux, plus intimes, des témoins. Ainsi, la cinéaste tente-t-elle de baliser les conditions d'une résistance politique afin de proposer une alternative probante au discours de démonisation des femmes séropositives. Ce faisant, elle réussit aussi à dépasser le discours de victimisation des femmes par le biais d'une réappropriation critique du discours sur la séropositivité et, plus généralement, sur les femmes en situation de précarité.

Dans *Surveiller et punir*, Foucault explique comment, au XIX^e siècle, le spectacle de la condamnation publique disparaît, le corps torturé est évité, caché, et la représentation de la douleur corporelle est retirée des pratiques de punition. *Ruins* remet en question la viabilité de cette pratique de l'invisible à travers l'histoire de la criminalisation publique de femmes atteintes d'une maladie dont la trace est invisible. Si le sida fut jadis plus mortel et s'il est, depuis 1995, récupéré dans un imaginaire et une tradition de la commémoration littéraire et sociale, il existe paradoxalement, aujourd'hui en Occident, sur un terrain autre que celui d'une nostalgie endeillée faisant référence à une époque lointaine. Par le biais de ce documentaire, le sida est interrogé dans ses potentialités de liberté sexuelle, mais il ne se situe pas dans la lignée des œuvres qui célèbrent le sexe libre, comme celles d'Erik Rémès. *Ruins* s'inscrit aussi dans une réflexion sur la responsabilité, mais autrement que celle des discours d'Act Up, héritiers de l'époque pré-prophylactique. Le documentaire de Mavroudi prouve que les effets dévastateurs du sida continuent de se manifester, que le sida n'est pas chose du passé et qu'il peut dépasser les frontières du corps intime pour devenir une arme nationale contre des personnes vivant dans la précarité.

La loi du fléau prête toujours à conséquence et c'est la raison pour laquelle on ne s'étonne pas que Mavroudi décide de conclure *Ruins* avec les paroles de Diamanda Galás. « *This is the Law of the Plague* », chante-t-elle (« *This is the Law of the Plague* », *Plague Man*, 1984). Et il faut se demander si le sida est une force de loi aujourd'hui. On peut penser que cette chanson n'est pas là pour nous raccorder à une histoire nostalgique. Les mots de Galás parlent d'une prolifération apocalyptique, d'un virus qui s'étend dans toutes les sphères de l'humanité : de l'intimité de la chambre à coucher à la place publique. C'est l'avenir que chante Galás, un avenir qui ne cesse de se refaire et dont le destin ne peut se forger sans cris et sans colère. ┘